

ses compatriotes. Dans ses lettres intimes, il revient sans cesse sur ce thème. Il insiste sur son dessein de devenir une compétence, de se mettre en état de « mener à Montréal une vie de travail et de dévouement à la cause canadienne-française ». « Depuis la date de ma dernière lettre, écrit-il de Londres, je n'ai pas eu occasion de causer avec qui que ce soit, pas un traître mot. Ma solitude a été absolue. Je me trouve très heureux cependant. Je pense, j'écris, je rêve : je pense au pays, à son avenir, je forme des projets patriotiques »... Et de Paris le 28 septembre 1899 : « Je suis au centre du monde, tout au milieu de la grande scène sur laquelle se portent les regards irrités d'une partie de l'univers. Mon logement est en face de Notre-Dame. A ma fenêtre, tous les soirs, je contemple la tour de Quasimodo. Je suis certainement le plus solitaire et le plus silencieux des trois millions d'habitants de Paris. La solitude dans laquelle je vis ne serait pas plus profonde dans les forêts du Saint-Maurice ou de l'Ottawa... Ma santé a décliné continuellement depuis dix ans sans aucune interruption... Je prends mon mal en patience, je me couche vers neuf heures et je me dis : allons, souffrons !... A huit heures, je me lève, fais une heure de violon, puis je prends ma plume et je travaille tant bien que mal jusqu'à une heure. L'après-midi, je vais généralement à la bibliothèque... De sept heures à huit heures, je fais une promenade autour du jardin du Luxembourg. »¹

Ce genre de vie le tue peu à peu. Dans une lettre adressée à Françoise, il avouait que *l'Ame américaine* avait abrégé

¹ Nous devons à l'obligeance de M. le docteur J.-M. Brisebois, de Longueuil, d'avoir eu la bonne fortune de lire les lettres qu'il reçut de de Nevers et d'en pouvoir citer quelques extraits. Nous tenons à lui exprimer ici notre gratitude. Quelques-unes de ces lettres sont précieuses par le jour qu'elles jettent sur le caractère de de Nevers et les jugements qu'elles contiennent sur quelques-uns de nos compatriotes.